

Redécouvrir Proudhon le libertaire, malgré Proudhon le conservateur

vendredi 30 mars 2007, par [CORCUFF Philippe](#) (Date de rédaction antérieure : décembre 2005).

Revue de : *Agir avec Proudhon*, Jacques Langlois, Chronique Sociale, 2005

Sommaire

- [« L'équilibration des contrair](#)
- [Vers une lecture plus libertai](#)

Le socialiste libertaire Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865) est peu lu aujourd'hui dans la gauche radicale, alors que sa pensée eut un grand retentissement dans le mouvement ouvrier français, au XIX^e siècle comme au début du XX^e siècle. Il faut dire que cette lecture pâtit des stéréotypes machistes et antisémites qu'on trouve ici et là dans ses écrits. Sans nier cette face conservatrice du personnage, il nous faut redécouvrir ses aspects libertaires, de loin les plus développés et encore aujourd'hui fort stimulants. L'ouvrage de Jacques Langlois nous y incite.

Si le nom de Proudhon est connu à gauche, son œuvre apparaît donc plutôt méconnue en ce début de XXI^e siècle. Seuls les milieux anarchistes ont entretenu la flamme, en préservant notamment une accessibilité éditoriale à ses textes. Récemment, le sociologue et militant libertaire Daniel Colson en a ainsi proposé une approche originale, dans une relecture de la tradition anarchiste s'inspirant de Gilles Deleuze [1]. Dans ce contexte, le double projet du livre de Jacques Langlois est utile : 1^e) offrir une présentation à visée pédagogique des dimensions principales d'une œuvre foisonnante, et 2^e) en montrer l'actualité pour les questions politiques qui occupent notre présent. Pour accompagner Langlois dans ce parcours, il faut toutefois écarter les jugements hâtifs émis par le bourgeois Marx sur le prolo Proudhon [2], et qui ont été ânonnés par des générations de marxistes : « un petit-bourgeois, ballotté entre le capital et le travail »... À l'inverse, Langlois aurait facilité la tâche du lecteur marxiste ou marxien s'il n'avait pas donné une image simplificatrice de Marx, celle justement portée par les marxismes les plus sommaires et les plus économistes.

« L'équilibration des contraires » contre « les fanatiques de l'unité »

Il y a un fil particulièrement heuristique qui parcourt les réflexions de Proudhon, et dont rend bien compte Langlois : le triple pluralisme philosophique, sociologique et politique. Du point de vue des méthodes de pensée, Proudhon va être amené à critiquer certains traits de la dialectique hégélienne. Cela est peu su, et quand ça l'est la critique proudhonienne est souvent dotée d'une faible légitimité intellectuelle. Cet ostracisme a fréquemment de mauvaises raisons sociales, et en particulier une prétention des intellectuels académiques à détenir le monopole de l'intellectualité légitime. « Comment un prolo aurait-il pu sérieusement écorner la hauteur de vue d'un des maîtres de la philosophie universitaire ? », entend-on dans l'implicite de certains jugements de classe déguisés en jugements de compétences.

Ces préjugés sociaux mis de côté, examinons de plus près les critiques que Proudhon a adressées à Hegel. Elles visent moins la complexité de l'œuvre de Hegel qu'une vision schématique de sa dialectique, autour de la triade thèse-antithèse-synthèse. C'est ce que Maurice Merleau-Ponty a appelé « *le Hegel des manuels* », axé sur « *l'annonce et la garantie d'une synthèse finale* » [3]. D'autres lectures de Hegel ont pu être proposées, comme celle récente de Jean-Luc Nancy [4], mettant l'accent sur le travail du négatif dans l'histoire plutôt que sur la perspective de l'avènement positif d'une synthèse finale (« *la fin de l'histoire* »). Notons toutefois que la triade thèse-antithèse-synthèse, comme l'idée corrélatrice d'un « dépassement » des contractions dans une synthèse englobant ces contradictions, a largement participé, encore jusqu'à nos jours, à l'outillage mental de nombre de militants progressistes. Or, la méthode dialectique de Proudhon, explique Langlois, s'efforce d'équilibrer « *thèse et antithèse, sans présumer d'une synthèse* » (p.14). La dynamique des antinomies serait infinie, sans nécessairement pouvoir être dépassée dans une synthèse supérieure, englobant les termes de la contradiction, mais produirait des déplacements, des équilibres et des déséquilibres continuels. Les mouvements de l'histoire auraient même des pertes : tout ne serait pas récupéré dans une succession d'« étapes » à chaque fois supérieures, jusqu'à l'illusoire synthèse totale.

Cette philosophie de « l'équilibration des contraires » a des conséquences sur la sociologie proudhonienne. Il voit dans la société une diversité de sentiments, d'intérêts, de logiques d'action, de formes de domination, de pouvoirs, d'équilibres partiels et instables. Et cela dans une dynamique perpétuelle, qui ne se cale sur aucun axe unique (comme une « dernière instance ») qui en assurerait la cohérence. Le pluralisme de valeurs et des forces sociales serait ainsi constitutif des sociétés humaines, tout en prenant des formes variées et changeantes. « *Pluralisme effervescent et complexité sont les deux fondements de la sociologie proudhonienne* », résume Langlois (p.70).

Le pluralisme social devrait être préservé et même enrichi dans une société émancipée : « *Qu'est-ce que la justice, en effet, sinon l'équilibre entre les forces ?* », questionne Proudhon dans *Théorie de la propriété* (éd. posthume en 1866). D'où le recours au fédéralisme comme outil politique privilégié. Fédéralisme proudhonien dont s'inspirera la Commune de Paris et que louera Marx dans *La guerre civile en France* (1871). « *Les fanatiques de l'unité* » sont alors dans le collimateur de Proudhon, car ils porteraient en germe un écrasement du Multiple au profit de l'Un. « *Absolutisme* » et « *gouvernementalisme* » sont deux des noms de ce danger, qui se voit particulièrement incarné dans le monde moderne par l'État, en tant que « *puissance de concentration* ». Vision lucide, au vu des totalitarismes du XX^e siècle, ou simplement des tendances bureaucratiques et uniformisatrices des institutions étatiques contemporaines. Mais à partir de Proudhon, on pourrait sans doute aller plus loin ici que Proudhon, en pensant l'équilibre instable de forces, d'intérêts, de pouvoirs et de valeurs qu'on appelle de manière trop unifiance « l'État ».

Vers une lecture plus libertaire de Proudhon

Malgré ses aspects éclairants pour le débutant en pensée proudhonienne, l'ouvrage de Langlois n'est pas à l'abri des critiques. Il donne, par exemple, une vision trop systématique, trop cohérente, trop uniformément positive des écrits disparates de notre Franc-comtois. Pourquoi ne pas également explorer, à la manière d'un Michel Foucault [5], les failles, les impensés, les contradictions, les fils hétérogènes dont l'œuvre est tissée ? Ce faisant, Langlois adopte une lecture trop révérencieuse, comme nombre de marxistes l'ont longtemps fait avec Marx, insuffisamment libertaire, trop peu proudhonienne même, finalement, dans la méthode. Comme si l'objet du livre (le pluralisme proudhonien) et sa méthode (la tentation d'unifier l'œuvre de Proudhon) étaient disjoints.

On sent particulièrement bien cette disjonction lorsque Langlois s'efforce de relativiser les textes

sexistes et les traces d'antisémitisme chez Proudhon. Il a certes raison de replacer dans leur contexte des stéréotypes que Proudhon héritait de son époque. Mais pourquoi ne pas faire plus franchement de telles inepties la marque des faiblesses de tout esprit humain, même le plus lucide et le plus moral ? A-t-on encore besoin de piédestaux (même libertaires !) ou simplement de pensées humaines, dans leurs fragilités et leurs défaillances mêmes ? C'est peut-être une certaine fidélité à l'anti-dogmatisme de Proudhon (par exemple, dans l'avertissement lancé à Marx dans sa lettre du 17 mai 1846 : « *après avoir démolé tous les dogmatismes a priori, ne songeons point à notre tour à endoctriner le peuple (...) Accueillons, encourageons toutes les protestations, flétrissons toutes les exclusions, tous les mysticismes ; ne regardons jamais une question comme épuisée* ») qui nous le recommande.

C'est d'ailleurs tant dans ses apports que dans ses faiblesses que le livre de Jacques Langlois constitue une invitation à la réflexion et à l'action.

Notes

(1) Dans *Petit lexique philosophique de l'anarchisme - De Proudhon à Deleuze*, Le Livre de Poche, 2001.

(2) Pour une analyse fine des implicites sociaux à l'œuvre dans la rivalité entre Marx et Proudhon, voir Jean-Louis Lacascade, « Bévée de Proudhon et/ou traquenard de Marx - Lecture symptomale de leur unique correspondance », revue *Genèses* (éditions Belin), n°46, mars 2002.

(3) Dans *Sens et non sens* (1^e éd. : 1948), Gallimard, 1996, p.100.

(4) Dans Hegel - *L'inquiétude du négatif*, Hachette, 1997.

(5) Voir, par exemple, « Qu'est-ce qu'un auteur ? » (conférence de 1969), repris dans *Dits et Écrits I, 1954-1975*, Gallimard, coll. « Quarto », 2001.

P.-S.

* Paru dans *Critique communiste* (revue de la Ligue communiste révolutionnaire), rubrique « Livres », n°178, décembre 2005, pp.154-156.